

Sforastive

14 Ital. 59

Set. 1859

ot

ITAL 620.805(9)

LE JOUR DES MORTS

(1859)

ou

MONTEBELLO, PALESTRO, MAGENTA.

ET SOLFERINO.

MESSÉNIENNE

PAR ANTOINE MONASTIER

PROFESSEUR

Ital 620.805 (19)

LE JOUR DES MORTS

(1859)

OU

MONTEBELLO, PALESTRO, MAGENTA
ET SOLFERINO

MESSÉNIENNE,

PAR ANTOINE MONASTIER

PROFESSEUR

Prix: 40 centimes.

Se vend au bénéfice des Invalides
de la dernière Campagne.

TURIN 1860

IMPRIMERIE HÉRITIÈRE BOTTA

PALAIS CARIGNAN.

I NOSTRI MORTI (1).

« Quando si compie quell'anno *grande* e *matematico*, di cui gli
« antichi scrivono tante cose.....in ogni cimitero, in ogni sepolcro,
« giù nel fondo del mare, sotto la neve o la tana, a cielo aperto, e
« in qualunque luogo si trovano, tutti i morti sulla mezzanotte
« cantano..... e hanno facoltà di parlare per un quarto d'ora. Poi
« tornano in silenzio per insino a tanto che si compio di nuovo lo
« stesso anno. »

(Prose di G. LEOPARDI.)

(1) Voir la *Gazzetta del Popolo* du 2 novembre 1839.

LE JOUR DES MORTS (1859)

Le bruit des armes a cessé;
Le bronze qui vomit la foudre et le tonnerre
Paisible dort sur son affût cassé
Comme un puissant lion, las de meurtre et de guerre.
Sous les pieds du coursier au galop élané
On n'entend plus gémir la terre.

Une trêve importune enchaîne tous les bras;
Dans son ombre la nuit confond les trois bannières,
Ses pavots ferment les paupières.
Ici, c'est un guerrier qui rêve de combats,
Sa main cherche son glaive ou brandit une lance.
Un autre, aux pieds de la beauté,
Dépose un vert laurier de son sang acheté;
Celui-ci vainc, triomphe au cri d'indépendance,
Tandis qu'un songe, à son côté,
Terrasse son ami qui croit dans sa souffrance
Expirer en criant: « Liberté, liberté! »

Seul un guerrier veille encor dans la plaine
Son arme au bras, l'œil aux aguets;
Il ne voit qu'une tour, lointaine
Que la lune blanchit de ses pâles reflets,
Et comme des âmes en peine
Errer sans but des feux follets.

Soudain l'airain de la tour sainte
S'ébranle, et traversant les ombres de la nuit,
Laisse tomber comme une plainte
L'heure sinistre de minuit.

Le dernier coup à peine a frappé son oreille
Que la plaine aussitôt se peuple et se réveille.

Hourrah! hourrah!

Les morts sortent du sol que leur sang délivra!

Tous couronnés d'auréoles brillantes
Ils s'avancent sans bruit en épais bataillons;
Leurs blessures encor sont fraîches et sanglantes.
Le guerrier reconnaît ses vaillants compagnons.

Au-devant de formes si chères

Il veut courir. Au sol son pied resté fixé;

Sa bouche en vain veut saluer ses frères,

Nul son ne peut sortir de son gosier glacé.

En son cœur vainement il gémit, il murmure;

D'un rêve, il se croit le jouet,

Lorsque posant le doigt sur sa large blessure

L'un d'eux dit au témoin immobile et muet :

« Vois, je suis Morelli; ceux-ci sont tous les braves

Morts à Montebello pour ouvrir le chemin

De leur indépendance à vingt peuples esclaves,

Qui veulent rompre leurs entraves,

Qu'ils mourir en soldats les armes à la main!

Quel fils marcherait ses trésors ou sa vie

Pour racheter des fers une mère asservie

Par l'insatiable étranger?

Nous sommes morts pour elle, et vive l'Italie!

Nous laissons des enfants qui sauront nous venger. »

A ces cris répétés par un écho fidèle

Apparaît aussitôt une troupe nouvelle.

Hourrah! hourrah!

Les morts foulent le sol que leur sang délivra!

« Aux champs de Palestro qu'une double victoire

A consacré à l'immortalité,

Nous sommes morts vainqueurs, couronnés par la gloire,

Dignes de notre Prince et de la Liberté.

Orgueil de son pays, son champion fidèle,
Objet pour nos tyrans d'envie et de terreur,
Monarque sans reproche et chevalier sans peur,
Victor aux plus grands rois servira de modèle;
En le voyant frapper le Français étonné
Disait : « C'est Henri-Quatre ou Bayard couronné! »

Valeureux fils d'une mère affaiblie

Par d'antiques rivalités,

Voilà votre monarque, et vive l'Italie!

Nous sommes pour tous deux tombés à ses côtés. »

Que veulent ces enfants, ces vieillards et ces femmes?

Au champ d'honneur furent-ils moissonnés?

Ce sont les Cignoli, tous morts assassinés,

Victimes d'ennemis infâmes

Qui fuyaient devant nous, vaincus et consternés.

Leur sang crie à leurs fils, à leurs frères : « Vengeance!

Et vive l'Italie et son indépendance. »

Mais qui sont ces guerriers si fiers et si nombreux?

Ce sont des étrangers? Oh! non, ce sont des frères,

Des amis, des voisins puissants et généreux

Recommençant pour nous les exploits de leurs pères.

Hourrah! hourrah!

Les morts foulent le sol que leur sang délivra!

« Nous sommes les enfants de la vaillante France,

Nos corps à Magenta comblèrent les sillons.

Pour hâter le moment de votre délivrance

Sans attendre vos bataillons,

Notre sang a coulé pour vous à gros bouillons.

Que l'Italie un jour libre, heureuse et puissante

Se rappelle la France et les champs de Magenta!

En combattant pour vous et pour la liberté

N'avons-nous pas aussi vaincu pour la patrie?

Vive l'indépendance et vive l'Italie,

Le trépas à ce prix ne nous a rien coûté! »

Mais la terre en vingt lieux déchire ses entrailles
Pour nous rendre un instant les preux de nos batailles ;

Hourrah ! hourrah !
Les morts foulent le sol que leur sang délivra !

Voici, nombreux martyrs d'une immense victoire,
Les preux de Saint-Martin et de Solferino :
Leurs chefs, Caminati, Beretta, Balegno,
Arnaldi, noms sacrés que réclame l'histoire.

Ceux-ci, de la Savoie intrépides enfants,
Suivaient avec orgueil la Croix de leur bannière
Et leur Prince guerrier qui guidait triomphants
Les fils de l'Italie entière.

Des oracles ultramontains
Par les plus sinistres présages
Ont tâché d'entraver de glorieux destins.
Rien n'a pu glacer leurs courages,
Rien n'a pu dans leurs cœurs diminuer la foi :
Quiconque aime son Dieu ne peut trahir son Roi !

Là sont les Piémontais ; leur tranquille assurance
A long-temps la première appelé de ses vœux,
Et fait briller enfin l'étendard radieux

Gage de notre délivrance,
Baptisé tout d'abord de leur sang généreux.
Le géant méprisait la noble et sainte audace
Du Pygmée et ses longs efforts ;
Il comptait ses canons, ses guerriers et ses forts,
Il retrempait sa quadruple cuirasse ;
Le Ciel même devait conspirer avec lui
Pour écraser les téméraires.

Mais ce sont des faux-Dieux qui vendent leur appui
A des oppresseurs sanguinaires ;
Le droit a triomphé ; Goliath aujourd'hui
Terrassé, voit s'enfuir ses hordes mercenaires.

Ceux-ci sont des héros Génois,

Ils sont morts volontiers pour délivrer Venise.
Venise dans les fers, comme Florence et Pise
Est leur sœur ; ce n'est plus Venise d'autrefois.

Ils sont moins vains à cette heure suprême
De leurs palais de marbre et de leur cent vaisseaux,
De leurs doges guerriers et de Colomb lui-même
Que du Roi qui les guide à des destins nouveaux.

Enfin la jeunesse héroïque
De vingt nobles cités : Vénitiens, Toscans,
Romagnols, Modenais, Lombards et Parmesans
Ont quitté les loisirs du foyer domestique.

« Des Alpes à l'Adriatique,
« Murmurent-ils, repoussez vos tyrans.
« La Fortune a son heure unique et passagère,
« Elle fuit à jamais qui n'a su la saisir.

« Italiens, sachez vaincre ou mourir ;
« La liberté reçue est souvent éphémère,
« Il faut pour la garder la savoir conquérir !
« Soyez soldats un jour, et d'un grand peuple libre
« Demain vous serez les enfants. »

Cent mille bras, des Alpes jusqu'au Tibre,
Se sont levés d'abord à ces nobles accents.
Nous sommes des premiers tombés pour la patrie ;
Mort à ses lâches oppresseurs !
Vive à jamais la France et sa sœur l'Italie,
Vivent nos frères, nos vengeurs ! »

Nul écho ne répond à la voix de ces braves.
« Hourrah ! hourrah ! »
N'est-il donc plus ici de maîtres ni d'esclaves
De Venise à Mantoue et jusqu'à Peschiera ? »

Des murs de Villefranche une femme s'avance
La Croix sur son écharpe, emblème d'espérance,
Espoir, hélas ! trompé toujours !
Sa taille est gigantesque et son front ceint de tours ;
Ses traits expriment la souffrance.

Et ses flancs déchirés nourrissent trois vautours.
Des fers pressent ses pieds et sa démarche est lente ;
Au Mincio bientôt elle arrête ses pas

Et d'une voix triste et dolente :
« Mes fils ! d'autres martyrs de glorieux combats
Au-delà de ces bords n'en cherchez plus, hélas !
Naguère à Villefranche un odieux mystère
Arrêta tout-à-coup le vol de vos drapeaux ;
Vous n'avez affranchi que les champs, vos tombeaux,
Que la terre vous soit légère !

Mais Venise gémit en proie à ses hourreaux !
Ce n'est pas tout ; non, ce n'est rien encore,
Ecoutez à quel point l'on veut m'humilier !
Par des nœuds éternels, au tyran que j'abhorre
L'Europe prétend me lier ! »

Les morts hurlent en chœur : « Périsse l'Italie
Avant de vivre un jour sous ce joug avilie !
Périssent nos enfants, nos veuves et nos sœurs
Plutôt qu'un pacte infâme avec ces ravisseurs !
Mais nos illustres frères d'armes,
La Marmorà, Boyl, Sonnaz, Garibaldi,
Brignon, Fanti, Mollard, Cucchiari, Cialdini,
Pour nos frères aux fers n'auront-ils que des larmes ?
Non ! le monstre trop tôt espère triompher,
S'ils l'embrassent, ces peux, c'est pour mieux !... ! »

Mais le quart retentit à l'horloge prochaine ;
Un vent léger s'élève et chasse en murmurant
Les feuillès du saule et du chêne ;
Les morts ont disparu. Seul au bord du torrent
Le guerrier essuyant quelques larmes furtives
Crie avec force aux ombres fugitives :
« Hourrah ! hourrah !

L'Italie a son Roi qui la délivrera ! »